

LES METAMORPHOSES DU DIABLE

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO LITTERAIRE – ESSAIS
09/11/2000

J'ai rencontré une dame athée, CNRS, rationaliste en diable (c'est le cas de le dire), qui se mit en tête de passer la nuit dans une maison hantée, en Italie. Aux petites heures, c'était le moment idoine par excellence, elle sentit sur son corps comme une pression lourde, insistante. C'était Lui, bien sûr, l'être surnaturel qui aux ténèbres fréquentait l'édifice en question. La dame n'a jamais démordu de ces sensations qu'à vrai dire je ne mets guère en doute car je connais et j'apprécie l'approche expérimentale qui fut toujours la sienne en cette occurrence. Alors le surnaturel ? Oui, peut-être. Mais le Diable ? Son existence est plus difficile à admettre puisqu'il s'agit en principe d'un être conscient et organisé.

Il est avec nous depuis belle lurette. Mais Muchembled, dans cette Histoire du Diable si fournie et documentée qu'il vient d'offrir au public, le fait « démarrer » sous sa forme actuelle ou ce qu'il en reste, aux environs de 1420. Les hommes et les femmes qu'on accusait, à tort, d'être ses zéloteurs étaient surnommés les Turlupins, actifs à Tournai, Lille, Douai... Petites gens, en général : artisans, hommes du « commun peuple », travailleurs du textile. En réalité, ils n'étaient point satanolâtres, mais plutôt hérétiques, dans le genre des Vaudois. Ils niaient la Trinité, au bénéfice d'un dieu unique. L'Eucharistie pour eux ne valait rien. Du coup, ces braves gens choisissaient le samedi pour célébrer leur sabbat. Le grand mot était lâché : sabbat.

La suite de l'histoire se transporte plus au sud : en Savoie, Dauphiné, région de Berne et Lausanne. Il s'agissait toujours de persécuter les Vaudois ou soi-disant tels. On calomniait ces braves gens sur le mode antisémite en les présentant comme les sectateurs d'une « synagogue pute ». Ils rendaient hommage au Diable, qui leur apparaissait sous la forme d'un chat noir dont ils embrassaient le derrière. Ils mangeaient des cadavres d'enfants, tués ou exhumés par leurs soins. Ils s'accouplaient au hasard, pendant leurs réunions, toujours sur l'ordre du Malin. Un traité de démonologie, *Formicarius*, écrit par le dominicain allemand Johannes Nider, reprend de façon systématique tous ces griefs et accuse en outre les participants aux « sabbats » de déclencher des orages de grêle contre les récoltes de céréales. En 1439, le concile de Bâle fait état de situations tendues, à l'intérieur de l'Eglise, entre le Pape et les prérogatives de cette même assemblée conciliaire. Dans une telle conjoncture, le duc de Savoie Amédée VIII, bizarrement élu pape en cette même année sous le nom de Félix V, est à l'origine, involontaire sans doute, d'une aggravation de ces mythes mortifères. Son secrétaire, Martin Le Franc, donne en effet, premier en date, une description précise du fameux thème sabbatique de la « sorcière à balai », en quelques vers de mirilton :

« Sur un bâtonnet s'en allaient,

Pour voir la synagogue pute

Dix mille vieilles en une troupe.

En forme de chat ou de bouc

Voyaient le diable proprement ;

Elles lui baisaient franchement

Le cul en signe d'obéissance. »

Félix V, dont la légitimité papale était plus que douteuse, avait-il été dans cette affaire le centre ou plutôt le prétexte d'une offensive antihérétique ou antisorcillaire, deux « anti » pour le coup synonymes, offensive destinée à renforcer sa position de souverain pontife ? Quoi qu'il en soit, il perdit son poste de chef de l'Eglise universelle en 1449, deux ans avant de mourir. Cet effacement d'un homme mit les récits calomnieux en mesure de se détacher du support régional (savoyard) qui fut d'abord le leur. Les confabulations relatives aux assemblées de sorcières, dansant la gigue autour d'un Diable anal et quadrupède, prirent alors un essor vastissime, véhiculées qu'elles étaient par le nouveau média de l'imprimerie (daté lui aussi du second tiers du XV^e siècle), popularisées également par les procès antisorcillaires qu'organisait la justice.

Satan, néanmoins, a survécu quelque temps à ces procédures judiciaires dont il était le catalyseur et qui furent définitivement abrogées, ô soulagement, par une ordonnance colbertienne au début des années 1680 : dès le temps du premier roi Stuart, le dramaturge anglais Marlowe, en sa pièce relative au Docteur Faustus, inventait, à partir d'un individu réel, ce qu'Oswald Spengler considérera comme l'un des mythes majeurs de l'Occident, le personnage du docteur Faust, vendant son âme à l'Enfer, à terme, en échange d'un « toujours plus », un maximum de domination, de jouissances, de jeunesse, de savoir.

Et cependant, au gré de Muchembled, en première analyse à tout le moins, Satan est mort. L'Eglise catholique a beau mettre en place des équipes d'exorcistes, invoquées en dernier recours... Le dieu du Mal n'encombre plus nos consciences. On croit donc assister en lisant Muchembled à la seconde chute d'un ange, déjà tombé jadis, voici bien longtemps, des hauteurs du Paradis. La deuxième dégringolade fournit à notre auteur, du XVII^e au XX^e siècle, une longue enfilade de chapitres qui, si l'on en restait là, finiraient par donner un ouvrage quelque peu tristounet. Fort heureusement, l'Esprit malin ressuscite, en fin de parcours, sous la plume du grand enquêteur lillois et nordiste qu'est Muchembled. Le film américain de science-fiction, en un pays protestant où ne fleurit point l'aimable religion des nations papistes, a remis en selle l'Esprit qui toujours nie et qu'à tort on avait renié.

Satan qui brûle, c'est la Tour infernale qu'on a pu craindre ces temps-ci, rue François-Mauriac à Paris. Après le feu, l'eau : Satan qui noie, c'est le Titanic où la lutte à fond de cale des pauvres contre les riches se déploie sur fond de glouglou fantasmagorique et d'idylle sirupeuse. Quant au troisième élément dangereux, la Terre, elle serait à chercher du côté de la fiction tellurique et des bobines de pellicule du genre Earthquake dépeignant le big one en Californie. Resterait à parler de l'air et l'on attend toujours un bon film français (ou yankee) sur la démoniaque tempête de l'an 1999 qui dévasta nos forêts. Quant à l'espace, il ne chôme point : Armageddon, Deep Impact, Alien et l'amusant Mars attaque sont là pour nous rappeler que le Grand Méchant peut toujours surgir à partir d'emplacements inattendus. Hitler, Staline, puis l'effet de serre nous ont accoutumés à l'idée de catastrophe totalitaire jadis, écologique de nos jours. On se souvient du mot que l'on prête au Bon Dieu, au lendemain de la mort des dinosaures, ou s'agissait-il de celle des néandertaliens : « Je leur avais pourtant donné leur chance... »

Une histoire du Diable XII^e-XX^e siècle de Robert Muchembled Seuil, 140 F.



D'après Robert Muchembled, le Diable "existerait" sous sa forme actuelle depuis 1420 seulement.
(Photo Selva.)
